
LE DUO INFERNAL : LA FIN D'UN RÈGNE ?

La nouvelle a fait grand bruit dans les couloirs, au sens propre comme au sens figuré : Isaïah et Ludwig, les deux terminales à l'origine de la plupart des mutineries contre nos chers professeurs, se sont violemment disputés jeudi dernier. Depuis, plus un mot n'a été échangé entre les deux membres du duo infernal qui fait trembler M. Chevalier dans son bureau ... Quel avenir pour les deux délégués les plus influents de toute l'histoire de l'établissement ?

Il était presque 10h quand le hurlement d'Isaïah a réveillé en sursaut les pauvres élèves de Mme Marchand, qui subissaient depuis plus d'une heure ses divagations passionnées sur Camus et son œuvre littéraire « exceptionnelle et intemporelle »¹. Une accusation laconique digne des plus grandes tragédies grecques suivie d'une gifle digne quant à elle des plus belles scènes de ménage : « T'avais pas le droit ! ». De quoi ? Le mystère reste entier, et ce ne sont pas les deux intéressés qui nous vont éclairer à ce sujet !

INDLR : La rédactrice de cet article ne partage nullement les convictions de la professeure de littérature la plus givrée du département et ne fait que retranscrire le plus fidèlement possible les propos qui ponctuent chaque phrase de cette dernière. Merci donc de ne pas vous en prendre au local de la rédaction et de réserver vos enveloppes piégées au casier de Mme Marchand.

Leurs camarades de classe l'ont rapidement compris : pas la peine de poser des questions, elles resteront sans réponse ...

Mais une autre interrogation, au moins aussi importante, se murmure dans tout l'établissement et résonne dans tous les couloirs : qu'en est-il de la fameuse blague de la kermesse à venir, cadeau d'adieu de nos deux colonels ? Souvenez-vous, les détails de cette ambitieuse opération ont été communiqués dans notre précédent numéro : tandis que les terminales se devaient de monopoliser habilement professeurs et visiteurs, les secondes et premières étaient chargés de repeindre en rose bonbon les portes des salles de classe, pendant qu'Isaïah et Ludwig étaient censés s'infiltrer dans le bureau du directeur (qu'ils

connaissent bien pour y passer au moins quatre heures chaque semaine) et reprogrammer la sonnerie afin de remplacer cet horrible sifflement strident par une composition de leur création, farouchement tenue secrète ... Sans leur participation, et leur direction avisée, il ne fait aucun doute que nous serons bien

obligés de renoncer à cette traditionnelle blague interclasse annuelle ...

Possible réconciliation ou séparation définitive ? Le feuilleton reste à suivre

Sarah, 1^{ère}5

Jeudi 21 avril 2016

« T'avais pas le droit ! ». Seize lettres, quatre mots et une gifle retentissante. Voilà tout ce qui allait rester dans la mémoire collective du groupe scolaire Notre Dame. Une scène improbable qui allait faire la une du journal des élèves et qui allait enflammer l'imagination fertile des étudiants avides de commérages. « Isa' ... ». Trois lettres, un murmure et un regard implorant. Voilà tout ce qui hantait Isaïah depuis qu'il avait précipitamment quitté le troisième étage, laissant derrière lui le silence et la douleur. Un véritable cauchemar éveillé qu'il avait lui-même entraîné et qui ne lui laissait aucun répit depuis plus de trois heures. Chacun de ses pas, résonnant douloureusement dans les couloirs de l'établissement, se faisait l'écho de ce geste incontrôlé qui avait tout fait basculer.

Et tandis que les néons vacillants s'allumaient sur son passage puis s'éteignaient une fois l'écho de sa marche inaudible, Isaïah s'évertuait à chasser de son esprit le douloureux souvenir que constituait le regard chargé de peine de son ami. Il se refusait encore de céder à la culpabilité naissante qui toquait à la porte de son cœur, à cette petite voix qui le poussait à regretter cet accès de colère et à aller s'excuser auprès de Ludwig. Il n'était toujours pas prêt à reconnaître qu'il avait réagi bien trop violemment à ce qui n'était pas une trahison – comme le scandait la colère qui pulsait dans son cœur – mais bien une formidable preuve d'amitié, comme le chuchotait timidement sa raison. Il avait beau savoir, tout au fond de lui, que son ami n'avait pas voulu lui nuire mais au contraire l'aider, il était encore trop envahi par la fureur pour laisser cette rassurante constatation l'apaiser.

Isaïah ne faisait pas partie de ces personnes qui reconnaissent facilement leurs torts, bien au contraire. Il était de ceux qui, après avoir ressassé des heures durant leur colère, ruminaient pendant des jours leur culpabilité sans parvenir à faire le premier pas vers une réconciliation tant attendue. Pas par fierté, mais bien par crainte. Par peur de ne pas réussir à se faire pardonner, par peur de ne pas parvenir à recoller les morceaux d'une amitié morcelée par des mots trop vite lancés. Alors il s'obstinait à déambuler dans tout l'établissement, évitant les couloirs de l'administration ou de la vie scolaire, afin que nul adulte ne le force à rejoindre son cours d'économie ou bien l'infirmerie. Il s'efforçait de ne penser à rien d'autre qu'à cette marche rageuse sur ces sols usés par des générations d'élèves, qu'à cette errance furieuse dans ce dédale d'escaliers et de couloirs désertés pendant les heures de cours.

Au fil des années, il avait ainsi parcouru de long en large l'ensemble des bâtiments qui composaient le collège-lycée Notre Dame, des journées entières, son sac négligemment jeté dans une vieille salle de classe

poussièreuse et oubliée, trouvant dans cette déambulation solitaire un exutoire à sa colère. Et si la raison échouait souvent à apaiser sa fureur, la fatigue entraînée par ces heures de marche obstinée y parvenait systématiquement. Quand l'épuisement se faisait trop présent, Isaïah finissait invariablement par quitter les couloirs pour traverser la cour haute et, de là, se glisser discrètement sous les escaliers extérieurs menant à l'ancienne salle de musique. Il descendait alors quelques marches de pierre et se retrouvait dans une petite alcôve sombre, humide et froide, mais étrangement accueillante à ses yeux.

Ce minuscule recoin, perdu au fin fond de la cour la plus sinistre de tout le complexe scolaire, était rapidement devenu le refuge privilégié des deux adolescents. Ils l'avaient trouvé par hasard lors de leur première année passée ici, ce petit renforcement envahi par le lierre et les feuilles mortes, et avaient aussitôt décidés d'en faire leur quartier général. Ils avaient dépoussiéré l'antique banc qui s'y trouvait et avait empilé quelques pavés « empruntés » devant le gymnase afin de remplacer le pied manquant. Ils avaient également nettoyé la vieille armoire de métal – tout en se demandant comment elle était arrivée là – et l'avait transformée en véritable garde-manger : quelques paquets de gâteaux, vides ou pleins, côtoyaient ainsi des cannettes de jus de fruit ou de soda. Ludwig avait même pris la peine d'apporter quelques jeux de cartes afin qu'ils puissent s'occuper lorsqu'ils séchaient allègrement le cours de chimie.

Il finissait ainsi ces sombres journées assis en tailleur sur ce vieux banc gémissant, grignotant de temps en temps un biscuit au chocolat sans même en sentir le goût, contemplant le vide. C'était durant ces longues heures de silence, le calme après la tempête, qu'Isaïah prenait conscience de sa bêtise. Car il devait bien le reconnaître : c'était toujours lui qui montait sur ses grands chevaux à la moindre contrariété, lui qui était à l'origine de la plupart de leurs mésententes. Ludwig, lui, ne s'énervait jamais, ne haussait pas la voix pour un oui ou pour un non, réfléchissait avant d'agir et privilégiait toujours les explications posées à l'impulsivité. Et si Isaïah n'était pas doué pour les excuses, Ludwig excellait dans le pardon sans condition. Nul besoin de formuler des remords avec lui, il les sentait et les acceptait sans aucune hésitation.

Tandis que cette pensée lui traversait l'esprit, apportant avec elle une douce vague de soulagement, Isaïah s'autorisa enfin à défroncer les sourcils et à respirer, le cœur léger, un mince sourire aux lèvres. Les choses allaient s'arranger, comme elles le faisaient toujours, car le temps finissait toujours par jouer son rôle, car les querelles finissaient toujours par laisser place à une réconciliation maladroite mais solide. Parce

qu'Isaïah ne pouvait pas imaginer sa vie sans Ludwig, et que Ludwig ne pouvait pas concevoir son existence sans Isaïah. C'était ainsi depuis leur première rencontre, à l'école maternelle. Depuis que, du bout des lèvres, un petit Isaïah tout timide avait proposé à son voisin de table : « Amis pour la vie ? ». Et depuis que, bien plus démonstratif, un petit Ludwig tout sourire avait hurlé au beau milieu du conte de la maîtresse : « Amis pour la vie ! ».

Mercredi 27 avril 2016

C'est entouré d'un silence médusé que Ludwig se frayait un chemin parmi les élèves agglutinés dans la cour. Un calme incroyable quand on considérait l'agitation qui régnait d'ordinaire durant les récréations. Quelques murmures de stupeur de-ci de-là, aussitôt étouffés par de peu discrets rappels à l'ordre par les plus respectueux. Et, indifférent à tout l'ahurissement que provoquait son petit sourire triomphal, sans tenir compte de l'étonnement que généraient ses petits sautilllements d'allégresse, Ludwig se dirigeait vers une réconciliation qu'il savait imminente. Tandis que l'établissement tout entier bruissait des chuchotements de surprise - « Comment fait-il pour être si heureux une semaine à peine après la Grande Séparation ? » - le jeune homme s'élançait en direction de la Grande Réconciliation, encore insoupçonnée des élèves toujours sous le choc de leur mémorable dispute.

Comment devinait-il que le moment était venu de tourner le dos à la mésentente ? Comment pressentait-il que l'heure était à la réjouissance partagée d'une amitié raccommodée ? Lui-même n'en savait rien, mais c'était ainsi : il savait toujours avec précision quand il était temps de rejoindre le Refuge, qu'il désertait toujours quelques temps pour laisser Isaïah s'y calmer tranquillement. C'était une certitude : il se levait le matin en se disant « C'est aujourd'hui » et une grande joie s'emparait alors de lui, tandis que toutes traces de peine s'évanouissaient définitivement. D'excellente humeur, il saluait ainsi avec entrain élèves et professeurs qui croisaient son chemin, faisant sursauter les premiers et blêmir les seconds qui se demandaient avec inquiétude quelle terrible machination masquait cette allégresse.

Quittant la cour aux Tilleuls, étrangement entourée de chênes, Ludwig traversa sans hésitation la cour haute, tandis que la foule se délitait derrière lui : nul n'était assez audacieux pour se permettre d'espionner le duo dans ce lieu presque sacré que représentait cette alcôve que seuls quelques privilégiés avaient eu l'honneur de visiter une fois ou deux.

Chacun retournait ainsi à son occupation première, chuchotant de temps à autres à son camarade le plus proche : « Y se passe quoi, tu crois ? », interrogation à laquelle ne répondait qu'un haussement d'épaules et un coup d'œil en direction de la cachette des deux Généraux. Ce qui se déroulait là-bas était un mystère des plus impénétrables, une rencontre décisive pour la vie de l'établissement tout entier. Rares étaient ceux qui voyaient plus loin que cet aspect pour considérer tout simplement l'amitié qui unissait les deux adolescents.

Sans mot dire, Ludwig se glissa sur le banc, au côté de son ami qui triturait le bas de son T-shirt sans même lever la tête. Pour quiconque observerait cette scène, la partie semblait loin d'être gagnée et la réconciliation loin d'être acquise. Mais Ludwig, lui, savait parfaitement bien qu'au contraire, tout était déjà terminé. La seule chose qui les empêchait encore de tourner la page, c'était la timidité malade d'Isaïah, timidité que Ludwig était bien le seul à soupçonner au vue des discours enflammés que son ami était capable de produire quand il s'agissait de motiver les troupes. Alors Ludwig, qui bien que patient de nature était actuellement impatient de retrouver son ami souriant et blagueur, décida une fois de plus de faire le premier pas. En douceur.

« Je t'ai photocopié le cours d'éco, Isa'. »

« Hum hum », grommela Isaïah en haussant les épaules, le regard toujours fixé sur le pauvre bout de tissu qu'il triturait sans relâche. Mais Ludwig ne se découragea pas.

« Je t'ai également préparé le plan de la disserte de philo. »

« Hum hum. »

Faussement indigné face à ce marmonnement laconique, Ludwig s'exclama, levant les yeux au ciel : « Isa' ! Fais un moins un effort pour faire des phrases ! »

« Genre quoi ? », maugréa l'interpellé en évitant toujours le regard de son voisin.

« Sujet, verbe, complément. Le minimum, quoi. »

Un silence succéda ce rappel grammatical, et Ludwig craignit un instant d'avoir froissé son si susceptible compagnon. Mais finalement, Isaïah sortit de son mutisme, pour ronchonner : « Et pourquoi je voudrais te parler ? »

Ludwig leva, une fois de plus, les yeux au ciel. Quelle tête de mule, tout de même ! C'était toujours la même histoire : à chacune de leur dispute, Isaïah agissait de nouveau comme l'enfant boudeur qu'il était à leur première rencontre, dans cette salle de classe chaleureuse et colorée de l'école maternelle du village. Dès le premier jour, il avait fait fuir la plupart des autres enfants avec ses sautes d'humeur et sa mauvaise foi.

Marie